

La philosophie, c'est jouer avec les mots :

e philosophe sait jouer avec les maux et séjourner avec  
les mots<sup>1</sup>

par Gérald Allard

Si je suis avec vous ce matin, c'est parce que je veux me venger.

Au cas où mon entrée en matière vous paraîtrait non seulement étonnante – c'était mon intention – mais encore inquiétante, je vous assure que je ne porte pas d'armes. Je veux me venger, mais il est loin d'être sûr que je le ferai, et surtout si je réussis à me venger, ce sera avec les moyens d'un vieux monsieur qui a passé sa vie dans les livres, qui a consacré son temps à expliquer ce qui lui semblait le plus important dans les livres et qui l'a fait avec un succès bien relatif.

Me venger donc, mais me venger de qui et me venger par rapport à quoi ? Je ne veux punir personne en particulier, et en même temps, je veux me venger de tout le monde. C'est-à-dire que j'en veux à l'air du temps. L'air du temps, c'est quelque chose qui entoure tout le monde et dans lequel on vit ; l'air du temps, l'air de l'ici-et-maintenant, est si intime qu'il habite ceux qui y vivent ; c'est quelque chose qui est si présent qu'on ne le voit plus parce qu'on se trouve à l'intérieur de l'air du temps. L'air du temps des poissons, c'est l'eau. L'air du

---

1. Conférence prononcée en février 2011 dans le cadre de la « Semaine de la philosophie » au Cégep de Trois-Rivières.

temps des humains, c'est l'ensemble des opinions qu'ils forgent et qui les forge en remplissant leurs imaginaires, leurs sensibilités et leur vocabulaire. Voilà pourquoi je veux me venger de tout le monde, mais que je ne veux punir personne : tout le monde produit l'air du temps et est produit par lui, ce qui veut dire que personne n'est responsable. C'est un mal systémique, comme on dit aujourd'hui.

Pour expliquer un peu mieux ce qu'est l'air du temps, on pourrait rappeler, par manière d'exemple, que durant l'Antiquité tout le monde croyait que l'esclavage était normal, voire naturel. C'est si vrai que durant la révolte des esclaves romains sous Spartacus, les premières choses que les esclaves libérés se sont procurées, ce sont des esclaves. Suggérer à quelqu'un, même à un esclave, que l'esclavage était un mal radical, tout en étant une donnée générale pour ainsi dire incrustée dans la société, c'était mettre en doute des faits aussi simples que celui de la force militaire qui rendait possible l'esclavage, en même temps que la libération de l'esclavage, c'était aussi faire fi des besoins des humains qui voulaient vivre bien, lesquels besoins ne pouvaient être satisfaits sans l'esclavage, ou rejeter les lois de la cité qui faisaient que l'esclavage était juste, aussi juste que le mariage et la famille, le droit de propriété et les magistrats de la société. En somme, l'air du temps est cette chose étonnante qui fait qu'un esclave qui souffre de son esclavage et regimbe contre lui veut profiter de ce même esclavage si on lui en donne l'occasion et serait choqué qu'on lui suggère qu'il faut abolir l'esclavage.

Il me reste à vous dire quelque chose qui pourra me causer des problèmes, et donc que je ne ferai que le suggérer parce que je ne veux pas avoir de problèmes : je crains un peu que vous vouliez vous venger de moi. Voici donc ce qu'il me reste à dire : chaque civilisation, chaque société, chaque temps a son air. Ce qui veut dire qu'il y a même dans notre Québec hypermoderne, *post-révolution-tranquilliste*, et *post-post-référendaire*, même dans le sacro-saint modèle québécois, il y a un air du temps invisible, et donc des opinions, et donc des préjugés pour le dire simplement.

Je veux me venger de l'air du temps donc. Mais quel mal l'air du temps m'a-t-il fait ? Quelles opinions jugées d'avance, quelles opinions sans raison, quels préjugés contemporains m'ont fait du tort au point que je veuille me venger ? Pour les fins de la conférence de ce matin, je choisis donc un des vents de l'air de notre temps, un vent qui me décoiffait et qui me décoiffe encore et toujours. Il s'agit d'une opinion qui a trouvé son expression dans des phrases toutes faites que tout le monde a entendues, a approuvées pour ainsi dire sans les entendre et même a contribuées à répandre en les répétant, sans s'en rendre compte et sans vouloir en rendre compte.

Je vous rappelle, ou je vous apprends, que je suis professeur de philosophie, et même que, par bouts, je suis philosophe. Or depuis toujours, j'entends fuser de partout des phrases comme la suivante. « La philosophie, c'est du pelletage de nuages. » (Les Français disent « caresser des illusions », mais je crois que nous disons mieux les choses.) Les nuages dont on parle alors ne

sont pas de vrais nuages ; car si les philosophes étaient bel et bien capables de pelleter des nuages, je vous assure que notre réputation serait meilleure : dans notre monde halluciné par les craintes écologiques, quelqu'un qui saurait pour de vrai comment pelleter de vrais nuages ferait un max d'argent et d'abord serait un homme respectable. Les nuages de l'expression « pelletage de nuages » sont sans aucun doute métaphoriques, et le pelletage dont il est question l'est tout autant, et surtout il est d'une inefficacité remarquable. Pelleter des nuages, c'est ne rien faire, et même c'est ne rien faire avec rien, et donc c'est *faire* de la philosophie, comme on dit.

C'est d'ailleurs pourquoi on dit aussi ceci : « Ceux qui savent faire quelque chose... le font ; ceux qui ne savent pas faire... enseignent ; ceux qui ne savent pas enseigner... enseignent la philo. » La plaisanterie est bien drôle, et elle est accueillie d'ordinaire avec de sourires entendus, quand ce n'est pas de francs rires. Et voilà pourquoi année après année, un politicien un peu ambitieux, un de ces hommes à tout faire qui promet de tout refaire, un des ces hommes qui veulent se faire une réputation d'homme qui sait faire en promettant qu'il le fera quand on l'aura élu, propose qu'on fasse quelque chose en défaisant ce qui est déjà là, soit en faisant disparaître la philosophie du cégep ; les plus énergiques disent même qu'il faudrait faire disparaître les cégeps, puisque c'est cette partie du système scolaire où on paie des adultes à ne rien faire, comme moi, avec des jeunes qui perdent leur temps, comme vous... Et pour être tout

à fait clair, on prétend que ces jeunes perdent leur temps à pelleter des nuages.

Mais l'opinion de ma société, celle dont je veux me venger, trouve son expression la plus commune dans cette phrase que vous reconnaîtrez tous : « La philosophie, c'est jouer avec les mots. » C'est donc le sens du sous-titre de la conférence de ce matin : le philosophe sait jouer avec les maux (**m a u x**), et non avec les mots, et **séjourner** avec les mots, et non pas **jouer** avec eux. Je tenterai donc d'assumer les mots de l'air du temps, mais pour les renverser et subvertir l'opinion qui y est exprimée. Puisqu'on dit que moi et d'autres personnages de mon acabit jouons avec les mots, je le ferai pour de bon. Et donc les mots ne sont pas des mots, mais des maux (**m a u x**) et quand on sait jouer pour de vrai, on ne sait pas jouer, mais **séjourner**.

Par ailleurs, les remarques que je proposerai sont toutes tirées de mes lectures des *Essais* de Montaigne. Voilà pourquoi j'accompagne les mots que je dis de quelques mots qu'il a écrits, et que vous avez sur une feuille qu'on vous a offerte. Cet aveu me conduit à une première remarque. Les *Essais* de Montaigne sont un de mes livres préférés. Je l'ai lu seul plusieurs fois, je l'ai lu avec d'autres plusieurs fois encore, j'ai écrit des articles et prononcé des conférences sur les *Essais*. Mais en faisant cela, je n'ai fait qu'imiter mon héros, Michel de Montaigne. Dans un de ses essais, il dit, ou plutôt il écrit dans son essai « Des livres », au sujet d'un philosophe ancien du nom de Plutarque – c'est la première phrase sur votre feuille – : « Son instruction est de la crème de la philosophie et présentée de façon simple et pertinente...

il est libre partout... il est plein de choses... Voilà pourquoi en toute occasion, c'est mon homme que Plutarque. » Je dis donc à la suite de l'auteur des *Essais* : « C'est mon homme que Montaigne », et je tenterai de faire la preuve qu'il est « plein de choses », et non pas seulement un pauvre type qui joue avec les mots. Mais pour le faire, je commencerai en montrant comment il nous apprend à jouer avec les maux, c'est-à-dire à examiner les difficultés de la vie pour en montrer ce qu'on pourrait appeler les revers.

#### Jouer avec les maux

Un des essais de Montaigne porte le titre « De l'incommodité de la grandeur ». – C'est la deuxième citation de votre feuille. – Cet essai est une longue réflexion sur l'inégalité entre les êtres humains, car c'est ce dont il parle quand il écrit *grandeur*. Ce mot de Montaigne est bien utile, parce que les Occidentaux du troisième millénaire – et nous sommes des Occidentaux du troisième millénaire – ne peuvent pas parler de l'inégalité en raison de l'air du temps : l'inégalité est un tabou de ce temps. Pour être plus exact, ils ne peuvent parler de l'inégalité qu'à la condition de faire sentir qu'ils sont horrifiés par cette horrible horreur horrifiante. En revanche, comme pour tous les tabous, ils trouvent moyen d'en parler, et même de l'approuver, en prenant un autre mot pour dire ce qui ne doit pas être dit. Ainsi quand l'inégalité est trop évidente pour ne pas la nommer, ils parlent de différence ; et voilà pourquoi il est interdit de célébrer l'inégalité, mais tout à fait correct de souligner la différence, voire de la fêter. Quoi qu'il en

soit, tous sont d'accord que l'inégalité est un mal, voire qu'il est le mal fondamental, celui qui les indigne et qui leur donne le droit, et même le devoir, d'être des indignés.

Mais je reviens aux remarques de Montaigne pour montrer comment on peut jouer avec les maux, comment on peut, quand on est philosophe, jouer avec le mal; car être un philosophe, c'est, entre autres choses, se faire un avocat du diable. La première chose que dit Montaigne, c'est qu'il y a de la grandeur, ou de l'inégalité: ce fait est non seulement un fait, mais encore c'est un fait puissant. Les inégalités de la beauté, de la santé et de la vigueur sont présentes partout, et elles attirent, et repoussent, les êtres humains: chacun sait malgré tout ce qu'on peut lui faire croire par les phrases toutes faites du politiquement correct, tout le monde sait qu'il est meilleur d'être beau, en santé et vigoureux que laid, malade et flasque; de même, chacun reconnaît que les gens beaux, pétants de santé et énergiques sont rares. On pourrait dire que c'est la biologie qui renseigne sur la bonté de ces inégalités, obscènes dans leur vérité et leur puissance.

Par manière de preuve, j'imagine quelques amis en train de parler d'un sujet qui les passionnent, mettons la dernière défaite crève-cœur du Canadien; plusieurs personnes passeront autour d'eux sans qu'ils n'arrêtent la discussion qui les absorbe; sauf qu'à un moment donné quelqu'une – car j'imagine trois garçons qui parlent du Canadien – quelqu'une donc, un vrai pétard, traversera la pièce et frôlera les limites de leur cercle sectaire, et les trois, ou au moins deux des trois, ne

penseront plus, pendant quelques instants, à la passion sportive qui les unit : la beauté casse tout et n'importe quoi. C'est là le pouvoir de la beauté, et la preuve de la brutale inégalité qu'elle comporte. Elle est comme la lune qui fait monter les marées : l'eau ne peut rien contre l'attraction de la lune. Disons qu'elle est un exemple d'inégalité naturelle.

Mais il y a aussi l'inégalité sociale, et c'est celle-là qu'on s'empressera de haïr, une fois qu'on a compris que l'inégalité naturelle existe, et qu'elle est irrésistible : puisqu'il est obligatoire de dénoncer l'inégalité, pour se donner bonne conscience et se remettre en règle avec l'air du temps, on se rabattra sur l'inégalité sociale pour la charger de toute la haine dont on est capable. En revanche, Montaigne continue dans le même essai, en parlant avec sérénité de la grandeur et en laissant entendre que même les inégalités sociales, comme le pouvoir et la gloire et la richesse, sont en un sens naturelles. Car il y aura toujours des êtres humains qui mèneront les autres, il y en aura toujours qui seront plus admirés que les autres, et certains d'entre eux emmagasineront dans l'argent, ou son équivalent, des avantages qui leur donneront du pouvoir sur les autres.

J'ajoute qu'on pourrait toujours prétendre – et on le fait tout le temps – qu'il faut trouver un moyen de contrôler les inégalités sociales pour les empêcher de pervertir les imaginations, de convertir les cœurs et d'invertir les vies. Mais je ne comprends pas comment les gens qui proposent cette solution ne voient pas qu'elle suppose qu'on accordera du pouvoir à certaines personnes, les chefs des indignés, pour empêcher que le



pouvoir des autres ne fasse du mal. Ma question est la suivante : qui assurera que les indignés mis au pouvoir seront moins des hommes et des femmes de pouvoir que ceux qu'ils dénoncent et doivent entraver ? et qui surveillera les surveillants ? le pouvoir politique établi contre les gens de pouvoir n'est-il pas un pouvoir et donc une inégalité sociale établie au nom de la haine de l'inégalité sociale ?

Mais je reviens aux remarques de Montaigne. Si l'horreur qu'est l'inégalité est naturelle, et que même l'inégalité sociale est pour ainsi dire inévitable, j'aime bien l'analyse critique que Montaigne fait des inégalités sociales : elle me semble à la fois plus vraie et plus efficace que les protestations indignées ordinaires ; au lieu de prêcher le remplacement d'une inégalité sociale par une autre, il cherche à montrer que les inégalités sociales sont lourdes à porter. D'où le titre de son essai : « De l'incommodité de la grandeur », soit des désavantages qui viennent avec l'inégalité sociale. Les inégalités sociales seraient-elles lourdes à porter ? Est-il possible que ceux qui courent après le pouvoir, la gloire et l'argent se trompent ? Montaigne ne l'affirme pas en toutes lettres, mais il indique que la grandeur sociale a de graves inconvénients. Lesquels ?

En suivant Montaigne à la trace, mais aussi en m'appuyant sur mon expérience constante, je peux en signaler quelques-uns. Car l'usage du pouvoir implique qu'on est occupé sans cesse par des responsabilités nombreuses, et d'autant qu'on est surveillé par tous ceux qui n'en ont pas, ceux qui grouillent et grenouillent sans cesse par envie du pouvoir ; aussi, être au pouvoir,

c'est se donner beaucoup de mal, comme on dit, et chercher les problèmes à cause des manigances des inférieurs qui exigent que leurs supérieurs les servent ou qui veulent être des maîtres à la place des maîtres. – En somme, et pour citer une BD, tout Haroun El Poussah est secondé et menacé par un vizir Iznogoud, qui veut être calife à la place du calife. –

Mais en plus, le pouvoir fait que les autres, ces mêmes inférieurs, mentent à leurs chefs. Que ce soit par flatterie, par obséquiosité ou par aveuglement, les êtres humains ne sont pas capables de dire la vérité aux hommes et aux femmes qui ont du pouvoir. Quand on songe au fait, incontournable, que les êtres humains – je veux dire vous et moi – sont bien sujets à se mentir à eux-mêmes et en conséquence à se faire du tort, il est inquiétant de penser, et encore plus inquiétant de constater, que l'usage du pouvoir conforte cette tendance lourde du fait que les autres, ceux qui envient ou admirent le pouvoir, se taisent devant les puissants, ou pis encore mentent aux puissants.

Et on en arrive ainsi au dernier désavantage du pouvoir et donc de l'inégalité sociale : l'amitié n'est possible que lorsqu'il existe une égalité de fond entre les amis. Or, encore une fois, c'est Montaigne, et mon expérience, qui m'enseigne que l'amitié est le sommet de l'existence humaine.

Or tous ces maux, menaces, mensonges et manque d'amis, sont les conséquences à peu près inévitables de ce qu'on appelle l'inégalité sociale. Ce qui est censé être un bien, au moins pour ceux qui poursuivent le pouvoir, se révèle donc être un mal,

quand on y regarde de près. Réfléchir avec Montaigne, réfléchir en philosophe, permet de jouer avec les maux. C'est-à-dire que la philosophie permet de mieux saisir comment les biens et les maux de la vie sont intriqués les uns dans les autres.

En un sens, dans les *Essais*, Montaigne ne fait rien d'autre que réfléchir sur les biens et les maux. Je pense, par exemple, à un autre chapitre qui en fait son thème. Le chapitre porte le titre : « Que le goût des biens et des maux dépend en bonne partie de l'opinion que nous en avons ». Soit la troisième citation de votre feuille. C'est, à mon avis, un des plus beaux textes de Montaigne, si ce n'était qu'il y a en a tout plein d'autres.

Et d'abord, il y a dans le titre un piège que je trouve admirable, un piège pour la paresse intellectuelle. Car on voudrait croire que Montaigne dit que tout dépend de l'opinion et qu'en fin de compte, on ne peut rien savoir au sujet des biens et des maux de la vie ; et il est bien vrai qu'il a la réputation d'être un sceptique, soit quelqu'un qui affirme que l'intelligence humaine est incapable de saisir la vérité des choses. Je crois cette réputation inexacte, et je signale que selon le titre que propose Montaigne, le goût des biens et des maux dépend *en bonne partie* de l'opinion. Par la suite, Montaigne écrit plus de vingt pages pour analyser jusqu'où l'opinion humaine peut être manipulée par les apparences ou, ce qui revient au même, par la soumission aux premières idées qui viennent.

Pour montrer un peu ce que c'est que la philosophie, et que la philosophie, c'est bel et bien jouer avec les maux, je signale que plutôt que de décider qu'on

ne peut rien savoir au sujet des biens et des maux, Montaigne examine ce qui en est de trois choses que tous croient être des maux, soit la mort, la douleur et la pauvreté. Personne ne veut mourir, personne ne veut souffrir, personne ne veut être pauvre, parce que ces choses sont des maux et des maux évidents. Pourtant, Montaigne ne paresse pas et il ne prend pas pour vrai ce qui paraît l'être. Au lieu de cela, il note des faits fort simples, mais qui permettent de guider le jugement de tout un chacun et de montrer que l'évidence n'est pas aussi évidente qu'elle le semble. Il signale d'abord que l'être humain n'a aucune expérience de la mort et que personne ne sait ce qui se passe de l'autre côté de la mort, alors que tous ont senti la douleur, et d'abord la douleur physique. En somme, il distingue entre le mal que serait la mort, mais dont les vivants ne savent rien, et le mal qu'est la douleur, qui est connue tous les jours sous ses diverses versions, allant de la faim à la migraine en passant par la fatigue.

Il remarque ensuite que la douleur est certes un mal dont chacun a une expérience directe, mais que chacun a aussi l'expérience que le contexte d'une douleur est pour beaucoup dans son effet : quand on est pris par une tâche, la douleur ne compte presque pas ; quand on résiste à la douleur, il y a un plaisir qui vient de cette résistance même ; et quand on dépasse les limites que voudrait imposer la douleur, la joie de vivre est augmentée. La douleur n'est pas un mal sans plus, et tous le savent, et ils le savent par expérience.

Enfin, et quant au dernier mal qu'est la pauvreté, ou ce que Montaigne appelle la fortune, il montre que les

choses essentielles de la vie ne sont pas affectées en vérité par l'argent ou son absence, et que la fortune, ou plutôt la pauvreté, n'enlève rien aux biens essentiels : un homme riche qui est malade est un homme moins heureux qu'un homme en santé qui est pauvre, et un homme énergique qui doit travailler tous les jours est plus heureux qu'un riche velléitaire. Pour le dire selon un jeu de mots dont Montaigne fait bon usage, la fortune ne contrôle pas la fortune, c'est-à-dire la pauvreté, ou la richesse, est moins importante que les biens naturels qu'elle offre la vie, mais sur lesquels on n'a pas de contrôle.

Donc Montaigne montre que la réalité est compliquée et que les humains ont tendance à la simplifier pour mieux la tenir en tête. Tout cela pointe vers un point crucial qui est caché dans le fond des choses, me semble-t-il, et que la philosophie, qu'elle soit guidée par Montaigne ou non, permet de saisir. Cette vérité, c'est que les choses sont doubles, ou *duplices* ; la duplicité est leur nature toute simple ; ou encore, la vérité la plus vraie est que les choses et donc l'intelligence humaine sont menteuses. Pour le dire au moyen d'une image, toute pièce de monnaie a une pile et une face, et un dollar canadien offre, d'un côté, l'image d'un huard et, de l'autre, le profil d'Élisabeth II. Certes, les êtres humains veulent comprendre les choses parce qu'ils voient bien que le savoir leur donne un avantage ; mais ces mêmes êtres humains préfèrent que les choses soient simples, c'est-à-dire que leurs idées ne soient pas trop difficiles à acquérir et à exprimer. On saisit tout de suite le problème : les choses sont doubles, alors que les humains – je parle toujours de vous et moi – veulent

qu'elles soient simples. En un sens, toute la différence entre ce que j'appellerais l'instruction et l'éducation se ramène au fait que certains êtres humains n'acceptent pas que la commande de la simplicité, surgie du cœur humain, soit la mesure de l'effort de la vie intellectuelle, alors que les autres s'en accommodent : à ces derniers, la vérité paraît toujours simple, et la vérité la plus simple, le slogan, est la vérité la plus vraie. Et croyez-moi, il y a tout plein de gens qui vous offrent tous les jours des slogans pour vous conforter. Ce sont des gourous religieux (des religions anciennes, mais aussi des religions du New Age), ce sont des meneurs politiques, ce sont les différents maîtres à penser qui vous invitent à ne pas penser pour répéter ce qu'ils prétendent avoir pensé pour vous. J'ajoute qu'ils vous aveuglent aux choses telles qu'elles sont, ou du moins qu'ils vous séduisent parce que vous voulez que les slogans si simples soient vrais, quitte à vous battre pour les défendre plutôt que de réfléchir pour les mettre à l'épreuve.

Voici un exemple de ce clivage paradoxal, un exemple que je pourrais multiplier des dizaines de fois. Nous voudrions savoir si la technique est une bonne chose ou une mauvaise chose, et la plupart des êtres humains se divisent entre les technophiles et les technophobes, qui se moquent les uns des autres lors de débats plus ou moins violents. Or la vérité est que ni les technophobes et ni les technophiles ne veulent être des *technosages*. Qu'est-ce qu'un *technosage*? C'est quelqu'un qui comprend que la technique n'est ni un bien, qu'il faut aimer, ni un mal, qu'il faut détester, ou,

ce qui revient au même, que tout objet technique est à la fois un bien et un mal. L'homme de Cro-Magnon qui a inventé le bâton a découvert un instrument qui a augmenté son pouvoir sur le monde ; il a donc inventé quelque chose comme le iPad, comme le livre, comme les pesticides ; or toutes ces choses peuvent être utilisées pour faire du bien ou pour faire du mal : le bâton servira à faire tomber une pomme, pour assouvir une faim, ou servira à battre un homme, pour assouvir une colère, et l'homme qu'on battra sera ou bien un criminel contre lequel on se défend, ou bien une honnête personne qu'on veut voler.

Le réel est compliqué, ai-je dit. Ce fait fondamental tient à un autre fait plus fondamental encore vers lequel je voudrais pointer, au risque de perdre pour de bon votre patiente sympathie, ou ce qu'il en reste. La caractéristique première du réel est d'être quelque chose. Cela implique que chaque chose n'est pas ce qu'elle n'est pas. Je sais que vous pensez que je joue avec les mots. Mais je suis persuadé de toucher à un des problèmes fondamentaux de la vie. Si je suis un être humain, je ne suis pas un dieu, et j'ai alors les caractéristiques d'un être humain, et non ceux d'un dieu. En revanche, encore une fois, mais d'une autre façon, l'intelligence humaine, la mienne et la vôtre, cherche à simplifier les choses en les mêlant cette fois : les humains aiment bien s'imaginer qu'ils sont des dieux. J'appellerais cette nouvelle façon de simplifier les choses la pensée magique : on fait comme si ce qui est quelque chose et donc ce qui n'est pas autre chose, on fait comme si c'était en même temps autre chose ; on fait

comme si tout se vaut et tout est dans tout ; on trouve peu sympathique la rigueur intellectuelle qui empêche de rêver qu'on a des ailes ou d'affirmer que le monde est différent de ce qu'il est ou de prétendre que le cœur dit plus vrai que la raison. La philosophie est la médecine nécessaire qui guérit de la maladie de la pensée magique.

Mais je reviens au jeu de mots de Montaigne : la fortune ne peut pas être contrôlée par la fortune, parce que l'homme n'est pas un dieu. Et ce malgré ce que les charlatans religieux veulent bien lui faire croire.

#### Séjourner avec les mots

En parlant de la fortune économique qui est moins puissante que la fortune du monde, j'ai signalé un des jeux de mots dont use Montaigne pour parler de la vie et éclairer nos vies. J'aimerais continuer sur ce thème. Car il me semble que la philosophie n'est pas l'art qui sait jouer avec les mots, mais l'art de séjourner auprès des mots et que ce séjour philosophique produit de grands biens. Encore une fois, c'est Montaigne qui me l'a enseigné. Je voudrais présenter quelques exemples qui pourraient montrer la vérité et l'efficacité de ce beau séjour. Et d'abord en lisant les premiers mots de l'essai « Des cannibales ». – C'est la quatrième citation.

« Quand le roi Pyrrhus passa en Italie, après avoir reconnu l'ordre de l'armée que les Romains lui opposaient, il dit : « Je ne sais quels barbares sont ceux-ci (car les Grecs appelaient barbares toutes les nations étrangères), mais la disposition de cette armée que je vois n'est pas du tout barbare... Voilà comment il faut



éviter de s'attacher aux opinions vulgaires, et les juger par la voie de la raison et non par la voix commune. »

Ce texte est merveilleux. Je suis tenté de dire qu'on a là les deux phrases les plus profondes de la littérature française. Mais voyons voir. Il faut d'abord remarquer que Montaigne ne dit pas ce qu'il semble dire quand on le lit vite : il ne dit pas qu'il faut quitter la voie commune pour prendre la voie de la raison, en restant sous l'emprise de l'image d'un chemin ; il dit qu'il faut quitter la voix commune pour suivre la voie de la raison. Car la pensée commune, ce qu'il a appelé les opinions vulgaires, soit les opinions de monsieur tout le monde, est d'abord une voix.

Qu'est-ce à dire ? Il s'explique dans l'incise de la première phrase : les Grecs appelaient barbare ce qui leur était étranger, et donc ce qui ne leur était pas familier, soit ce qui n'était pas de leur famille. Cela veut dire que les Grecs avaient inscrit dans leur langue la distinction entre les Grecs, ceux qui parlaient grec, *héliénizéin*, et donc leur paraissaient raisonnables, et les Barbares, ceux qui ne faisaient que des bruits incompréhensibles comme « bar bar bar bar », *barbarizéin*, et donc leur paraissaient à peine humains. De ce fait, les Grecs transmettaient par leur langue maternelle une idée, un préjugé, si vous le voulez, une opinion sans aucun doute. Cette opinion était celle de la voix commune, celle qu'ils avaient en commun du fait de parler grec.

Or l'exemple que donne Montaigne est celui d'un général grec, nommé Pyrrhus, qui utilise la voix grecque pour la quitter et suivre la voie de la raison. Ce

changement de mot, de **voix** à **voie**, est nécessaire pour indiquer que la raison est pour ainsi dire un processus, un chemin sur lequel on avance, un parcours qui comporte un avant et un après, et un second après qui suit le premier après. Être raisonnable, c'est aller d'une idée à une autre, et d'abord aller d'une observation à une autre et à une autre encore pour arriver à une idée. Voyez-vous. Et surtout, voyez-vous comment ces deux remarques sont inscrites dans les mots, et le jeu de mots, de Montaigne. Pour comprendre tout cela, et d'abord pour pouvoir dire tout cela en peu de mots, il faut séjourner auprès des mots, soit philosopher.

Je séjourne un moment encore, et je remonte à la première phrase pour noter que Montaigne dit que Pyrrhus a d'abord observé le réel qu'il avait devant lui, soit l'armée romaine qui l'attaquait. Or, il faut voir que le mot qu'il emploie pour parler de cette observation est le verbe *voir*. En somme, et pour que je quitte la voix commune et pour que je suive la voie de la raison, il faut que je vois. Et si vous me permettez d'ajouter aux observations de mon ami Montaigne, c'est quand on voit et surtout quand on s'arrête sur ce qu'on voit pour voir en vérité ce qu'on voit, c'est alors qu'on peut quitter la voie de l'opinion et entendre la voix (avec un x cette fois) de la raison. Car l'opinion suit le chemin de la facilité et du prêt-à-penser, alors que la raison se fait entendre quand les mots qu'on dit prennent tout leur poids et disent les choses comme elles sont et non comme on voudrait qu'elles soient.

J'arrête de séjourner auprès des mots *voix*, *voie* et *vois* pour séjourner auprès d'autres mots encore. Mais

pas avant de signaler que la seconde phrase que j'ai citée commence par le mot *voilà* : quand Montaigne tire une conclusion à partir de l'exemple du grec Pyrrhus, il emploie une variante du verbe *voir*. Voilà : je passe à un autre sujet et à un autre texte de Montaigne.

Quand on écoute la voix commune de l'opinion, on entend toujours une explication au sujet des choses. Expliquer les choses, c'est donner leur cause, et les opinions sur les choses sont toujours des discours qui présentent les causes des choses, soient les responsables, voire les coupables, derrière les événements. Ainsi la pauvreté est un mal, parce que le un pour cent, dit-on, s'en sert pour maltraiter le quatre-vingt-dix-neuf pour cent ; la cause du mal, c'est eux autres, le sale un pour cent.

Mais voici le texte de Montaigne, tiré du début de son essai intitulé : « Des boiteux. » – C'est la cinquième citation. – « Je rêvassais tout à l'heure, comme je fais souvent, sur ce fait que la raison humaine est un instrument libre et vague. Je vois d'ordinaire que devant les faits qu'on leur propose, les hommes s'amuse plus volontiers à en chercher la raison qu'à en chercher la vérité : ils laissent là les choses et s'amuse à traiter des causes. Plaisants causeurs ! La connaissance des causes appartient seulement à celui qui a la conduite des choses, non pas à nous qui n'en avons que l'effet, à nous qui en avons l'expérience tout à fait pleine, selon notre nature, sans en pénétrer l'origine et l'essence. »

Pour comprendre ce que l'auteur raconte, il faut savoir d'abord qu'il lit et parle latin et italien, en plus d'être un des plus grands écrivains de la langue

française. Or le mot français *chose* se dit en italien *cosa*, et les deux remontent au mot latin *causa*. Ce qui veut dire que, d'une façon ou d'une autre, quand un francophone, comme Montaigne et moi et vous, dit *chose*, il pense *cause*: une chose, c'est une affaire qui cause, et qui cause d'abord et avant tout l'expérience humaine. Or que dit Montaigne? Ceci: les êtres humains s'imaginent qu'ils comprennent les causes des choses, alors qu'au fond ils connaissent, et même avec peine, les choses elles-mêmes qui causent leur expérience. Ce que les humains connaissent à peu près bien, ce sont les choses pour autant qu'elles sont les causes de certains effets sur eux: le froid est une chose qui cause le désagrément, la lumière est une chose qui réjouit en mettant en lumière les choses qui étaient cachées dans l'ombre ou la nuit, mais trop de lumière cause un aveuglement, et ainsi de suite.

Ce savoir sûr est, semble-t-il, bien peu prestigieux parce que tout un chacun en est capable, du moins en principe, et donc ce savoir est peu satisfaisant pour la bête de pouvoir qui est tapie en chacun de nous. Pour le dire autrement, au-delà des choses en tant que causes des impressions, les êtres humains tombent peut-être dans l'ignorance, mais ils s'en échappent tout de suite, croient-ils, en prétendant en savoir plus qu'ils ne savent de fait. En revanche, ce faisant, ils ne quittent pas l'ignorance: ils ne font que gagner le mensonge à soi. Car quand on y pense, on se rend vite compte, comme Montaigne le signale, que les humains ne s'arrêtent pas sur le terrain de l'ignorance, au contraire. On ne compte pas le nombre de gens qui annoncent à tout venant qu'ils

savent ce que Dieu, la cause de tout, ou ce que l'Histoire, le lieu des toutes les causes humaines, ou ce que la Nature, la mère de tous les phénomènes physiques, qu'ils savent donc ce que les Causes (avec une majuscule de rigueur) veulent ou ont décidé ou feront. Ainsi, la plupart des hommes politiques sont des orateurs qui vous disent qu'ils savent ce que Dieu, l'Histoire ou la Nature fait, et les gens qui votent pour eux les croient.

Au fond, ces gens parlent de ce qu'ils ne connaissent pas, et ceux qui les écoutent, leurs disciples, parlent à leur tour en répétant les dires de leurs maîtres, parlent donc de ce qu'ils connaissent encore moins. Tout le monde en parle, comme dit le titre d'une émission populaire, mais personne ne sait vraiment ce dont il parle, ce que le titre de l'émission cache avec soin. Plutôt, et pour employer un mot qui existait déjà du temps de Montaigne, tout le monde en cause. Les humains aiment causer des causes des choses, alors qu'ils ne savent pas grand-chose : au fond, comme ils ne connaissent pas vraiment les causes des choses, ce sont leurs paroles qui produisent, qui causent, les causes. Donc en causant, les humains causent les causes. Comme dit Montaigne, cela fait une foule de plaisants causeurs. Ici, *plaisant* veut dire *ridicule* : sauf exception, les êtres humains sont plaisants, soit ridicules, causeurs. Je vous suggère que pour cesser d'être un plaisant causeur, il faut philosopher.

Mais, pourrait-on protester, ne faut-il pas essayer de connaître les causes des choses. Sans doute, suggère Montaigne, mais il faut d'abord saisir les choses pour

autant qu'elles sont les causes des impressions premières. Et, peut-on ajouter, c'est là le sens premier de ses essais : dans son livre, il s'agit pour Montaigne de décrire, mettons, la colère, l'amour, ou l'amitié, de décrire les choses de la vie donc telles qu'elles se manifestent dans l'expérience première. Seulement après avoir fait la présentation phénoménologique des choses, peut-on espérer saisir les causes. Ou en faire l'essai. Et par ce mot, je passe à une autre considération, en séjournant auprès d'un autre mot.

Car je parle depuis le début des *Essais* de Michel de Montaigne. Il est temps maintenant d'indiquer que si on séjourne auprès du mot, on comprend que Montaigne fait réfléchir dès le titre de son livre. Ou plus exactement, dès le titre, il offre à son lecteur l'occasion de réfléchir pour lui-même en examinant le mot qu'a choisi l'auteur pour coiffer son œuvre. L'occasion offerte peut être prise en charge ou elle peut être déchargée de son pouvoir de faire voir : il suffit de regarder le mot et de voir, mais on peut aussi fermer les yeux pendant qu'on lit. Or Montaigne est l'inventeur du mot, et de la chose que nomme son mot. Si les Français ont des essais, mais aussi si les Italiens ont des *saggi*, et les Anglais ont des *essays*, et ainsi de suite pour toutes les langues de l'Europe et même pour toutes les langues du monde, ou peu s'en faut... Si les Français ont des essais, c'est parce que Montaigne a inventé le mot *essai*. Ou plutôt parce qu'il a appliqué le vieux verbe *essayer* à son livre et à son activité.

Qu'est-ce qu'essayer ? On essaie quand on tente quelque chose. Et c'est le sens premier de la chose que

nomme Montaigne : l'auteur des *Essais* ne propose pas des traités, des explications définitives, des preuves qui, comme au sujet du réchauffement de la planète, dit-on, ne souffrent aucune discussion ; il propose des remarques *tentatives*, ou provisoires, qui invitent à être remises en question. Mais il y a plus : pour remettre en question, il faut penser pour soi, il faut exercer sa raison. Or le mot *essayer* signifie aussi exercer. Et ainsi les essais de Montaigne sont les traces par écrit de ses exercices de réflexion, exercices qui invitent de la part du lecteur ses propres exercices de réflexion sur le monde qui l'entoure. Et on arrive ainsi à un dernier sens du mot *essayer* : autrefois, essayer était l'action d'un essayeur, soit de quelqu'un qui évaluait les choses qu'on lui proposait pour établir combien d'or, par exemple, s'y trouvait. Et donc essayer, c'est évaluer les choses, et les essais de Montaigne sont les rapports de ses évaluations des choses du monde. Non pas des comptes rendus des causes des choses, mais des évaluations des choses telles qu'elles apparaissent d'emblée et de leur effet sur celui qui les reçoit. Et voilà ce que contiennent les essais de Montaigne. Il me semble que tout cela n'est rien de plus, mais rien de moins que la philosophie. Si vous y repensez un peu, vous verrez que mes remarques sur les jeux de mots de Montaigne pointent toujours vers la même réalité et donc qu'ils sont ma vengeance, pour autant que je puis me venger.

La vérité anthropologique première  
Je vais quitter mes préoccupations de vengeance et en même temps le livre de Montaigne pour aller vers un

autre auteur dans le but de parler de ce qui me semble être la vérité philosophique première, ou du moins la vérité humaine première. Je la trouve dans le *Discours de la servitude volontaire*. On pourrait croire qu'en faisant ainsi je suis infidèle à l'auteur des *Essais*. Mais ce n'est pas le cas. Car l'auteur que Montaigne admire le plus est Étienne de La Boétie, son ami, et le *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie est un essai qui a servi de modèle pour les essais qu'il a tenté d'écrire par la suite.

Or, et pour aller tout de suite à l'essentiel, dans cet essai magnifique, La Boétie aborde la question de la nature humaine. Voici comment il s'exprime. « Premièrement, il est, je crois, hors de doute que si nous vivions avec les droits que la nature nous a donnés et selon les enseignements qu'elle nous dispense, nous serions naturellement obéissants à nos parents, sujets de la raison et serfs de personne. Tous les hommes sont témoins, individuellement, de l'obéissance que chacun porte à ses père et mère par le seul avertissement de sa nature. Quant à savoir si la raison naît avec nous ou non, question débattue à fond par les Académiciens et touchée par toutes les écoles des philosophes, pour le moment, je ne penserai pas manquer de justesse en disant qu'il y a en notre âme une semence naturelle de raison qui, entretenue par le bon conseil et la coutume, fleurit en vertu ou, au contraire, ne pouvant résister aux vices qui sont survenus, souvent avorte étouffée. Mais certes, s'il y a quelque chose de clair et d'apparent dans la nature et où il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est que la nature, la ministre de Dieu, la gouvernante



des hommes, nous a tous faits de même forme et nous a tous fabriqués, comme il semble, au même moule, pour nous entreconnaître tous comme compagnons, ou plutôt comme frères. Et si, en faisant le partage des présents naturels, elle a accordé un avantage corporel ou spirituel aux uns plus qu'aux autres, pourtant elle n'a pas voulu nous mettre en ce monde comme dans un champ clos et n'a pas envoyé ici-bas les plus forts et les plus avisés comme des brigands armés dans une forêt pour y gourmer les plus faibles. Il faut croire plutôt qu'en accordant ainsi des parts plus grandes aux uns et plus petites aux autres, elle voulait faire une place pour l'affection fraternelle, afin que celle-ci ait l'occasion de s'exercer, puisque les uns ont le pouvoir de donner de l'aide et les autres le besoin d'en recevoir. Donc, puisque cette bonne mère nous a donné à tous toute la terre pour demeure, nous a tous logés, en quelque sorte, en une même maison, nous a tous dessinés à partir du même patron afin que chacun puisse se mirer et presque se reconnaître dans l'autre ; si elle nous a donné à tous ce grand présent de la voix et de la parole pour nous fréquenter et fraterniser davantage et pour réaliser la communion de nos volontés par la communication et l'échange de nos pensées, et si elle a tâché, par tous les moyens, de serrer et d'étreindre si fort le nœud de notre alliance et de notre vie en société ; si elle a montré en toutes choses la volonté de nous faire tous un plutôt que tous unis, il ne faut pas douter alors que nous soyons tous naturellement libres, puisque nous sommes compagnons et que personne ne puisse penser que la

nature ait mis quelqu'un en servitude puisqu'elle nous a tous mis en compagnie. »

La dernière phrase pour ainsi dire interminable de La Boétie est un parfait exemple de ce que j'appellerais la révélation philosophique. Je dis bien *révélation* parce que, les Grecs l'ont enseigné, la vérité est d'abord et avant tout une découverte, soit le fait d'enlever la couverture de ce qui est couvert, c'est un dévoilement de ce qui est déjà là, c'est la prise en vue de ce qui est visible en soi, mais invisible parce que caché. Voir la vérité, c'est n'est pas l'inventer, c'est bêtement voir ce qui était devant soi, mais le voir vraiment, le voir en vérité, le voir dé-couvert. En un sens, la vérité est toujours le résultat d'un effeuillage, d'un *strip-tease* intellectuel.

La citation est longue sans doute, mais je tenais à ce que vous entendiez au moins une fois quelque chose de profond durant ma conférence. L'affirmation de La Boétie, je tiens à le signaler, est paradoxale : il prétend que selon deux des caractéristiques de l'être humain, celui-ci est fait pour être soumis, ou bien à ceux qui lui ont donné la vie ou bien à la raison, mais selon la troisième, et celle dont il traite le plus longuement, il est fait pour être libre. Comment peut-on être soumis et libre en même temps ? Cela tient à la complexité de la nature, à la pile et la face de cette pièce de monnaie qu'est chacun de nous.

Mais je m'arrête plutôt sur un passage qui me semble beau et mystérieux, la dernière partie de la dernière phrase. Je la répète d'abord : « si elle a montré en toutes choses la volonté de nous faire tous uns plutôt

que tous unis, il ne faut pas douter alors que nous soyons tous naturellement libres... »

Le mot crucial est *uns* (avec un **s**), et ce d'autant plus qu'il s'oppose au mot *unis*. Comment se fait-il que les êtres humains ne sont pas faits pour être unis, mais pour être uns, et uns au pluriel? Je le redirai en essayant d'éclairer ce que le contexte rend clair, quand on se donne le temps de séjourner auprès des mots. Les humains sont unis : ils sont unis par leur langue, par leurs opinions, par leurs sociétés. De plus, ils sont unis par le monde dans lequel ils vivent, qui leur est commun, et par leur nature, qui fait qu'ils sont tous assez semblables, semblables quant à l'essentiel, les uns aux autres. Ils sont si unis qu'ils peuvent s'imaginer qu'ils sont un (*un* au singulier) ou que par un devoir religieux ou politique ou moral, ils devraient prétendre être un, ou encore tuer ou punir ceux qui ne reconnaissent pas que tous sont un. Cela est incontournable par l'expérience directe quotidienne et ce que nous livre ce souvenir collectif qui s'appelle l'histoire.

Mais les êtres humains sont faits pour être uns, c'est-à-dire des individus autonomes, des êtres qui tiennent compte de ce qu'ils ont reçu de leurs père et mère et de la mère Nature, mais qui le reprennent et en font leur propriété personnelle. Or dans ce processus de libération, car c'en est un, ils ont besoin des autres, des autres comme eux, avec lesquels ils peuvent parler de leurs expériences diverses et pourtant semblables. C'est ce que La Boétie appelle l'entreconnaissance. L'entreconnaissance est le processus par lequel les êtres humains deviennent des individus, des uns. Si vous

m'avez suivi jusqu'ici, il ne me reste plus qu'une chose à ajouter. Le processus de l'entreconnaissance porte un autre nom, *éducation*, et de l'éducation, une des parties essentielles s'appelle *philosophie*. Pour revenir à ce que je vous disais au début, pour devenir un être humain complet, un être humain libre, il faut avoir pelleté des nuages. Ou encore, il faut avoir joué avec les mots.